# NÉCESSITÉ D'UNE PRATICO-THÉORIE DE LA TRADUCTION

**Ioana BĂLĂCESCU**
Université de Craiova, Roumanie
**Bernard STEFANINK**
Université de Bielefeld, Allemagne

## TRADUCTEURS ET TRADUCTOLOGUES, DEUX MONDES QUI S'IGNORENT

### 1. DU CÔTÉ DES PRATICIENS : IL N'Y A PAS DE TÊTE TRADUISANTE VIERGE DE THÉORIE !

Suite aux proclamations d'hostilité récentes d'un cercle de traducteurs face à toute approche théorique en traduction, il nous semble important de montrer qu'il n'y a pas de tête vierge de théorie et que les choix traduisants de ces praticiens ont, eux aussi, été dictés par des éléments de théorie sous-jacents. Le danger d'un manque de prise de conscience de cet aspect théorique préscientifique est que le traducteur ne maîtrise pas ses choix traduisants.

La première tâche qui s'impose est donc de rendre conscientes ces bribes de théorie et de montrer qu'elles viennent s'intégrer dans des approches théoriques structurées qui permettent de développer des macro-stratégies face aux textes à traduire, au lieu de se laisser déterminer dans ses choix



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

traduisants par des « maximes de traduction » inconscientes et sans fondement théorique cohérent.

Dans un deuxième temps, il s'agira de chercher les raisons de cette hostilité à la traduction, qui est due au fossé qui s'est creusé entre pratique et théorie et développer une practico-théorie réconciliatrice. Car, si les praticiens dont nous allons parler déclarent leur hostilité face aux théories, ils n'en arrêtent pas moins de justifier leurs choix traduisants en ayant recours à des argumentations d'ordre théorique. Ainsi, dans le passage suivant, le traducteur Ghjacumu Thiers parle de la traduction comme d'une activité « exclusivement empirique » :

*Le charme particulier de la traduction vient toujours de ce qui m'apparaît comme la difficulté en même temps que l'enjeu d'une pratique pour moi* ***exclusivement empirique.*** (C'est nous qui soulignions).

Et pourtant il n'arrêtera pas de chercher des justifications à ses choix traduisants dans la suite de son article. Il éprouve le besoin d'expliquer ses choix traduisants, parce qu'il croit avoir trahi le texte, comme il ressort de la suite de ce passage :

*Celui-ci se manifeste lorsque je relis la version corse que je viens d'achever d'un texte poétique. Cette impression provient souvent du constat d'un* ***écart irréductible*** *entre l'expression dans le texte-source et celle qui intuitivement s'est imposée à moi, dans ma langue. C'est précisément la conscience de cet écart qui me satisfait. Une trahison involontaire d'abord, mais assumée par la suite dans l'absence de tout repentir, voire avec le sentiment d'une illumination. Ou d'une trouvaille, si l'on veut faire moins exalté. La relecture recommencée me conforte dans cette délicieuse erreur. Quelque chose comme la conscience d'un forfait réussi. Une illusion sans doute, mais comme elle donne envie de récidiver ! Au prix de ce plaisir-là, la fidélité serait bien ennuyeuse. C'est pourquoi je me sens à la fois complètement désarmé et irrésistiblement attiré par la pratique de traduction (c'est nous qui encadrons).* (Thiers 2003 : 362)

Le sentiment général qui se dégage de ce passage est que l'auteur est bien conscient de sa créativité (*illumination*,



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

*trouvaille* ), mais qu'il se sent coupable, même s'il *assume*, ou croit avoir assumé, cette culpabilité (en français le verbe *assumer* se trouve souvent en collocation avec *faute*), c o u p a b l e d e c r é a t i v i t é ! Nous avons là affaire à une *a u t o - a c c u s a t i o n* **!** Le fait qu'il intitule son article « L'écart parfait » et qu'il y parle de sa créativité comme d'un *écart,* ainsi que l'utilisation de mots du vocabulaire pénal (***trahison*** *involontaire*, ***erreur***, ***repentir***, ***forfait***, ***récidiver***) montrent bien qu'il croit faire une infidélité au texte, car « la **fidélité** serait bien ennuyeuse ». Il touche ainsi au problème de la fidélité et de la créativité en traduction, qui est au centre de la réflexion traductologique.

Comme il se sent coupable, notre traducteur cherche, par la suite, à **légitimer** sa démarche traduisante dans de longues explications relevant certes de l'intelligence d'un linguiste chevronné bien formé, mais qui restent au niveau de la linguistique contrastive ou de la justification par l'existence des **formes dialectales**, voire par l'**étymologie**. Ainsi pour justifier des formes qui lui viennent à esprit, par association de sonorités, dans sa traduction de *les oursins violets* par *i zinni russi* au lieu de *i zinzì rossi*, il argumente comme suit :

> *La forme d'abord : dans la variété du nord de la Corse que j'emploie pour cette traduction, il me faudrait la réalisation « zenne » avec un passage à « e » du « i » long étymologique, et la finale « e » du féminin pluriel qu'impose cette variété.* (Thiers 2003 : 371)

Réflexions de linguiste, mais non pas de traductologue ! La réaction de Thiers est celle d'un frondeur qui jette un défi aux (mauvais) théoriciens, anticipant leurs critiques dans un élan d'auto-accusation (nous disons « mauvais », parce qu'il existe des conceptions théoriques de la traduction, plus proches de la réalité traduisante, qui n'obligeraient pas Thiers à cette acte d'auto-accusation).

Même naïveté traductologique, même désir de légitimation mal assouvi et même réaction de défi face à la



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

théorie chez le traducteur-poète qu'est Francescu-Micheli Durazzo, qui commence son article intitulé *La poésie est une pensée musicale* par la proclamation de la mort de la théorie : *L'heure n'est plus aux théories* (Durazzo 2003 : 188) et qui pourtant passe le reste de son article à justifier ses choix traduisants en essayant de prouver par des analyses contrastives entre l'original et sa traduction que les **équivalences** qu'il a trouvées reposent sur des bases linguistiques solides.

Comme si le terme d'« équivalence », qu'il utilise, n'avait pas fait l'objet de maints débats entre traductologues, comme s'il n'avait pas, lui-même, une « théorie » ! Théorie non pas explicite et consciente, au sens où elle lui permettrait de trouver les algorithmes du comportement stratégique qui le mènerait droit à l'heureuse trouvaille qu'il vient de faire, mais théorie sous-jacente à son activité traduisante qui, par exemple, lui fait **refuser le concept d'*objectivité*** en matière de traduction, inhérent aux approches traduisantes basées sur le structuralisme. (Durazzo 2003 : 188)

Théorie encore chez Emilio Coco (2003 : 134), lorsqu'il écrit (qu'il ait raison ou tort n'est pas l'objet de notre débat) que *È inamissibile tradurre un sonetto di Gongora, senza sapere cos'è un* ***endecasillabo***[25]. Ceci après avoir commencé son article en déclarant fièrement : *Io non possiedo teorie et tanto meno recette sul tradurre.* (Coco 2003 : 132) citant Newmark à l'appui: *Non esiste, né mai esisterà, una scienza della traduzione* (Coco 2003 :133). Le terme de traductologie à lui seul, lui fait horreur : *Un termine che, a parte l'orridezza della parola, mi è completamente estraneo*. (Coco 2003 : 132).

Coco va même jusqu'à donner son opinion sur l'utilité des théories (que, pourtant, il prétend ne pas connaître), déclarant avec assurance : *Certo a poco servono les varie teorie sulla traduzione*, et trahissant, dans la phrase qui suit sa naïveté quant à

[25] Les mises en relief en gras sont les nôtres dans cette citation et dans celles qui suivent.



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

une conception de la théorie : *E altrettanto assurdo* ***prescrivere il modo di tradurre****, come dire al pœta come fare pœsia*. (Coco 2003 : 134)

Et pourtant, lorsqu'il parle de ***l'intenzione dell'autore tradotto*** (Coco 2003 : 137), qui, d'après lui, est ce qu'il faut traduire, il entre déjà de plain-pied dans le vif du débat théorique. Il évoque, en effet, un critère d'évaluation de la qualité d'une traduction qui est fondamental et qui divise les théoriciens entre eux. Ainsi Lederer (1994 : 35) parle du ***vouloir dire*** de l'auteur, comme étant le sens qu'il faut traduire : « Le sens est ce que veut dire un auteur, ce qu'il veut faire comprendre à travers ce qu'il dit. S'il est bien compris, il est le même pour tout lecteur ». Stolze (2003 : 84ss ; *Das Problem der Autorintention* ) consacre tout un chapitre au problème du sens et du vouloir dire de l'intention de l'auteur et critique la position de Lederer (1994), en déclarant qu'il s'agit là d'une « conception très limitée de la saisie du sens et de l'interprétation, qui est dépassée de nos jours ». (Stolze 2003 : 213, n$^{o}$ 419 ; notre traduction).

Ceci sans parler du problème encore plus fondamental de la **fidélité** que Coco touche, malgré son hostilité à la théorie, lorsqu'il voit une opposition entre « qualité » de la traduction et « fidélité » :

*L'ideale in una traduzione sarebbe poter conciliare qualità et* ***fedeltà****, rendere cioè da una parte la bellezza estetica del testo e dall'altra il senso strutturale e linguistico. Ma questo non sempre è possibile, o almeno è possibile in mesura diversa a seconda della lingua da cui si traduce.* (Coco 2003 : 133)

Il s'agit d'un problème qui ne peut trouver de solution en se limitant à une réflexion théorique, **mais une réflexion née de la pratique et nécessaire à la pratique !** Une telle réflexion fournira des critères de décision pour les choix traduisants, comme nous le montrent d'ailleurs, nos recherches empiriques.



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

De même, lorsqu'il déclare ne pas être *un tecnico* (Coco 2003 : 132) (encore qu'il parle de la nécessité de *possedere gli* ***strumenti tecnici*** *adeguati perché la traduzione avvenga nel migliore dei modi* ; Coco 2003 : 134) ou refuse de se laisser *prescrire* sa façon de traduire, Coco se bat – qu'il nous pardonne l'image – contre des moulins à vent, car une théorie de la traduction telle que nous la concevons est née de la pratique pour être utilisée dans la pratique et aider le praticien dans ses choix traduisants. Se réclamer de Newmark, comme le fait Coco, pour rejeter toute approche théorique de la traduction est un peu paradoxal quand on sait que Newmark s'est donné beaucoup de peine pour rechercher 23 « règles de traduction »[26], qu'il a par la suite éprouvé le besoin d'étoffer, en rajoutant 60 autres[27] règles qui aboutissent souvent à des cercles vicieux qui ne sont d'aucune utilité et loin de notre conception macro-structurelle d'une théorie de la traduction, parce qu'elles sont sous-tendues précisément par cette image d'un traducteur-technicien, qui fait monter Emilio Coco sur ses ergots (à juste titre d'ailleurs). Remarquons à ce propos que l'image du traducteur-technicien que Coco refuse n'est pas si éloignée de celle du « ***bricoleur*** » (Coco 2003 : 139)[28] qu'il accepte aisément. Remarquons aussi que quand il dit qu'il « gioco con le parole », il rejoint les impressions d'une autre grande traductrice, Irina Mavrodin (2001 :138), qui explique que traduire la poésie est pour elle « un **joc**, un risc »[29], métaphore qui est exploitée par les chercheurs en créativité sous forme de « pensée latérale » instrumentalisée pour trouver des solutions créatives à des problèmes de traduction. Ces mêmes chercheurs rangeront dans la phase d'**incubation** les remarques de Coco

[26] Newmark, Peter (1973): "Twenty-three Restricted Rules of Translation", dans : *The Incorporated Linguist*, Vol. 12, N° 1, 1973 : 12-19.

[27] Newmark, Peter (1979) : „Sixty further Propositions on Translation (Part 2)", dans : *The Incorporated Linguist*, Vol. 18, N° 2, 1979 : 42-47.

[28] « Il traduttore dice il poeta Luciano Erba, è un *bricoleur*. Il bricoleur-traduttore non sa mai quello che finirà per fare, va per **tentativi**, interroga le cose ».

[29] De même Mavrodin (1994 : 161) parle de « sfera ludicului, a jocului ».



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

décrivant les activités qui se déroulent dans son **espace mental incontrôlé**[30] et qu'il décrit comme suit :

*E spesso mi sorprendo, nei vari momenti della giornata (mentre mangio, mentre aiuto mia moglie nei lavori domestici*[31]*, persino quando sto riposando) a contare sillabe con le dita, tamburellando sul tavolo, sul bracciolo della poltrona a cui sto togliendo la polvere, o sulle mie cosce, sul petto, sulla faccia.*

Théorie encore lorsque Durazzo compare le traducteur à un parfumeur qui analyserait un parfum afin d'en « restituer un composé qui suscite , sinon exactement les mêmes émotions, du moins des **émotions du même ordre** » (Durazzo 2003 :189). Ne retrouvons-nous pas là, sous une forme métaphorique, les fondements théoriques de la *Skoposthéorie* et son objectif de la *« Wirkungsgleichheit »* (= Littéralement : « adéquation de l'effet produit ») telle que nous la trouvons exposée, par exemple, chez Reiß/Vermeer (1984) ? « Susciter les mêmes émotions » n'est-ce pas « produire le même effet », exactement le critère de la « *Wirkungsgleichheit* » développé par la Skoposthéorie pour évaluer la qualité d'une traduction ?

Voyons comment il décrit le travail du parfumeur :

*Le traducteur serait un peu ce parfumeur qui tente de reproduire un parfum dont il ne connaît pas la composition exacte. Il va donc l'analyser en se servant de la somme de ses expériences olfactives, il tente de retrouver les essences qui entrent dans la composition. De même le traducteur peut en bon linguiste tenter d'analyser les différents éléments du poème : le composé complexe d'éléments identifiables. Au delà de l'analyse, le nez du parfumeur revient à la synthèse […].* (Durazzo 2003 : 189)

[30] Hönig 1995 distingue entre espace contrôlé et espace incontrôlé du cerveau dans lesquels se déroule l'activité mentale du traducteur.

[31] Là encore, cela rappelle singulièrement le texte de Mavrodin (1994 : 146) qui, analysant la créativité chez Paul Valéry, explique comment les circonstances de la vie quotidienne sont propices à l'éclosion de cette créativité : «*[…] circumstanțe ale vieții de familie sau sociale care întrerup travaliul creator pentru un timp […]* ».



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

Ne retrouve-t-on pas là (la métaphore en moins) les illusions du théoricien structuraliste qu'était Georges Mounin, qui se permet de rêver sur la traduction automatique : arriver à analyser les mots d'une langue source (LS) en « unités sémantiques minima » (Mounin 1963 : 95) pour reconstruire en LC les mots constitués avec les mêmes unités de sens :

*Si de telles « particules de sens » [unités de sens minima] existaient, la traduction deviendrait quelque chose d'aussi simple que l'analyse et la synthèse en chimie.* (Mounin 1963 : 97)

Et lorsque Durazzo écrit que le travail du traducteur « **exclut le travail de groupe**, dans lequel on chercherait un **compromis entre différentes sensibilités** », il touche au problème de l'**objectivité** et prend une position théorique très déterminée contraire à celle de théoriciens, comme Krassimira Kotcheva (1992), de l'école de Leipzig, qui a la prétention de voir le but du traducteur dans la recherche de la « compréhension moyenne » du « récepteur moyen » du texte en LS afin de reproduire la même « impression moyenne » pour le « récepteur moyen » en LC, et de satisfaire ainsi au critère de « l'équivalence maximale » établi par Jäger (1975 :90 ss.) ou de « l'équivalence communicative » établi par Kade (1977), le chef de file de cette école de théoriciens. Pour obtenir cette « compréhension moyenne » Kotcheva (1992 : 65 parle des *gesellschaftlich durchschnittlichen Verstehensvoraussetzungen*, c'est-à-dire des bases de la compréhension sociale moyenne[32]) et préconise – à l'opposé de Durazzo – le travail en collectif.

Travail collectif pour lequel plaide d'ailleurs un couple d'auteurs dans ce même volume, en se basant, eux aussi, sur des réflexions préscientifiques qui les amènent à adopter la position contraire à celle de Durazzo :

[32] Formulation qui sent encore la langue de bois communiste (le livre de Kotcheva est le résultat de sa thèse de doctorat soutenue 5 années plus tôt, en Allemagne, dite « démocratique », à l'université de Leipzig).



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

*D'abord, la traduction de ces poèmes est le résultat d'un* ***travail en commun*** *approfondi. Dans ce type d'interactions créatives, il n'est pas possible d'obliger son co-traducteur à accepter, sans avancer de sérieuses raisons, ses idiosyncrasies lexicographiques et poétiques personnelles.* (Beltrami/ Serrano 2003 : 80)

Seule une réflexion théorique plus fondamentale et globale pourrait permettre de trancher, en expert, entre ces deux positions contraires. Wilss (1988 : 16. ss.) nous en donne un exemple dans son chapitre consacré aux deux grands courants antagonistes en matière de théorie de la traduction, le courant analytique et le courant herméneutique : « Analytische und hemeneutische Tendenzen in der Übersetzungswissenschaft ».

Et puisqu'on parle d'herméneutique, notons que lorsque Thiers écrit, dans le passage cité en début de ce chapitre,

*entre l'expression dans le texte-source et celle qui* ***intuitivement*** *s'est* ***imposée*** *à moi, dans ma langue* (Thiers 2003 : 362),

il touche à un point fondamental de la théorie herméneutique, dans laquelle le passage du TS au TC se fait également de façon intuitive: le traducteur/ récepteur du TS est « saisi » par la vérité du TS, qui s'*impose* (!) à lui avec une telle violence[33] qu'elle provoque une impulsion qui fait en quelque sorte *jaillir* le texte cible « dans un processus mental en partie inconscient » (Stolze 2003:211), faisant passer le sens de l'*enveloppe* de la LS dans celle de la LC :

[33] N. B. : Stolze (2003) utilise le terme de *Überwältigtsein* du traducteur par la vérité du texte. Ce mot qui selon les contextes peut signifier *être vaincu, être subjugé* a la même racine que *Vergewaltigung* qui veut dire *viol*, et on pourrait dire que **le traducteur est en quelque sorte violé par la vérité du TS**, à **l'inverse de l'image du viol utilisée par Jean-René Ladmiral** (1993) pour qui c'est le traducteur qui viole le texte source. Même idée du viol du texte par le traducteur dans le *Hermeneutic thrust* de George Steiner (1975).



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

*Und so wächst die verstandene Mitteilung im Bewusstsein des Translators in ihre zielsprachliche Form hinein. In einem partiell unbewussten autopoietischen geistigen Prozess als Formulierungsimpuls findet die Mitteilung die* ***Hülle*** *der Ausgangssprache hinüber in jene der Zielsprache. Dies ist die intuitive Erfahrung des Zur-Sprache-Kommens der Botschaft in der Übersetzung, und damit kann Translation eigentlich nicht als ein* ***Entscheidungsprozess*** *gesehen werden (211). « Die in einer Haltung der solidarischen Offenheit verstandene Textwahrheit führt in einem intuitiven Formulierungsimpuls zu einer vorläufigen Übersetzungslösung hinüber ».* (302)

De même Durazzo se trouve en bonne compagnie de théoriciens lorsqu'il écrit :

*C'est pourquoi il importe peu que le traducteur corse sache l'arabe pour traduire Maram al-Masri ou le turc pour traduire Enis Batur, si toutes les étapes préliminaires (mot à mot, écoute et saisie de la musique originale, compréhension du fonctionnement de la langue et de ses images) lui ont été données, qu'il y participe et que le résultat final subit avec succès l'épreuve sans complaisance de la confrontation avec l'original.* (Durazzo 2003 : 189-190)

En effet, ce sont là des approches théoriques développées par des traductologues comme le Tchèque Jirí Levý (1965) sur les bases du Formalisme Russe, importé à Prague par Roman Jakobson. Comme on sait, les Formalistes Russes ont cherché à établir ce qui fait qu'une œuvre littéraire est une œuvre littéraire, un poème un poème, c'est à dire dégager respectivement leur « littéraricité » et « poéticité ». Dans son célèbre article *What is Pœtry* ? Jakobson résume en quelques lignes l'importance que les Formalistes russes ont accordé à l'étude de la forme de l'œuvre poétique, déclarant la *pœticity […] an element sui generis* (Jakobson 1976 : 174). Pour Levý il en découle une théorie de la traduction poétique aux termes de laquelle chaque langue a ses éléments propres de poéticité. Au traducteur de séparer le contenu du poème de ses éléments formels et de remplacer les éléments formels propres à la poéticité de la LS par ceux de la LC. Ceci présuppose un inventaire systématique et structuré des *procédés*



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

*de poéticité* (si nous pouvons nous exprimer ainsi) propres à chaque langue (un peu comme l'idée de Aurélien Sauvageot, quand il écrit un livre sur *Les procédés stylistiques du français*). Une utopie qui a pourtant trouvée (entre)preneur en la personne d'un autre traductologue tchèque, Frantisek Miko, qui établit un catalogue des traits expressifs, indépendants du style de l'auteur, dans son article sur « La théorie de l'expression et la traduction ». (1970)

À l'heure actuelle nous retrouvons la mise en application de cette théorie dans les *translation workshops* américains, créés à l'initiative de Ezra Pound, où la traduction poétique consiste à donner à un poète en LC un poème en LS, réduit à un résumé de son contenu – un sorte de canevas appelé *crib* – sur la base duquel le poète – créatif – doit refaire un poème en LC, en se servant des procédés poétiques propres à celle-ci, méthode pratiquée notamment à l'université d'Iowa, sous la conduite de Frederic Will, qui expose ses idées dans *The knife and the Stone.* (1973)

Position dont le débat ne peut être entrepris qu'à la lumière d'une approche théorique, quand on voit le caractère décidé des termes dans lesquels Mavrodin, elle aussi poètesse, défend (selon nous raisonnablement) l'opinion contraire, lorsque, dans une interview, on lui demande quelles sont les qualités nécessaires à un bon traducteur : « La condition *sine qua non* est évidemment une très bonne connaissance de la langue […] » (Mavrodin 2001 : 14 ; notre traduction), minimisant le fait que la question portait sur la traduction de la langue maternelle vers une langue étrangère, en disant que la différence ne lui paraissait pas déterminante et proposant la traduction par couple, dont les deux traducteurs seraient l'un de langue maternelle LS et l'autre de langue maternelle LC.[34]

[34]« Faptul de a avea drept limbă maternă limbă ţintă nu mi se pare relevant în sine […]. Ar mai fi şi soluţia (care nu ştiu să fi dat până acum prea mari roade, deşi teoretic ar părea cea mai bună) unei traduceri ieşită din colaborarea dintre un traducător ce are drept limbă maternă limba



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

Et lorsque Durazzo justifie sa démarche créative dans le texte qui fait suite à chacune de ses traductions, il ne fait que procéder au « **monitoring** » préconisé par des théoriciens comme Hönig (1995 : 44) ou Risku (1998 : 217) – qui nous mettent en garde contre une acceptation incontrôlée de nos associations spontanées – pour légitimer, à posteriori, par l'analyse, le résultat de ces trouvailles associatives. Théoricien malgré lui, Durazzo l'est encore quand il dévoile au cours de son argumentation les **critères implicites d'évaluation** de la qualité de la traduction : conservation du rythme ou non, choix du type de rimes, expression de la sensualité, etc.

Bref, lorsqu'il cherche l'approbation de ces congénères poètes-traducteurs, la démarche de Durazzo correspond exactement à ce que Stefanink (1997) a préconisé avec sa conception de la « *intersubjektive Nachvollziehbarkeit* », qui correspond au **critère d'acceptabilité** établi par les chercheurs en créativité pour qu'une solution à un problème de traduction puisse être acceptée comme une solution créative : elle doit être reconnue comme telle par la société d'experts en la matière. Idée que nous retrouvons chez Risku (1998 : 88-105) qui a appliqué en traductologie ce que des chercheurs en créativité, comme Guilford avaient établi pour la créativité en général. Evidemment la *société d'experts* à laquelle fait appel Durazzo est loin de satisfaire aux critères invoqués par Risku.

Terminons par les réflexions naïves d'un autre traducteur/ poète qui touchent au problème fondamental du sens et de la créativité en traduction, idées qui souffrent de l'absence d'une base théorique solide et cohérente. Dans son article *Traduire les textes poétiques ou cultiver la vacuité de l'esprit* Jean Marie Comiti (2003) oppose deux types de traduction :

*La première relève d'une approche « pédagogique », alors que la seconde renvoie à une traduction de type « perceptif ». L'approche*

---

din care se traduce, şi un altul, având drept limbă maternă limba-ţintă ». (Mavrodin 2001 : 14)



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

*pédagogique […] s'intéresse surtout au sens particulier des mots et au sens global du texte. Elle s'inscrit dans le cadre d'une analyse logique prise en charge par le système réflexif et relève principalement du postulat qui précise que* ***lire c'est prélever du sens****. C'est donc une approche qui suppose la mobilisation d'un effort intellectuel constant comme dans une situation de* ***résolution de problème****. La question que je me pose est la suivante : la traduction d'un texte poétique représente-t-elle une véritable situation problème ?* (Comiti, op. cit. :157) (Notre mise en relief).

Comiti, on le voit, éprouve, lui aussi, le besoin d'une réflexion théorique. Il prend position, sans le savoir, face à deux problèmes qui sont fondamentaux pour la créativité en traduction. D'une part le problème de la compréhension d'un texte, où il prend le contre-pied de ce que Stolze a appelé la contribution innovatrice de Heidegger en herméneutique, qui dit : *Verstehen erscheint nun nicht mehr als eine* ***Methode****, mit der fremder Sinn angeeignet wird.* (ce qui correspondrait exactement à la position que Comiti attribue aux représentants de ce qu'il appelle l'approche pédagogique) *Verstehen ist vielmehr ein Akt der* ***Sinnstiftung****. Im Verstehen wird Sinn entworfen, nicht entdeckt oder aufgedeckt*. (Stolze 2003 : 67, 68)

On le voit, toutes ces réflexions que nous qualifierions de « pré-scientifiques » ou « pré-théoriques » ont en fait déjà fait l'objet de réflexions plus structurées de la part des théoriciens. Ne serait-il pas intéressant de rassembler tous ces auto-témoignages d'impressions et de comportements – dont les aspects, parfois contradictoires, jettent la confusion dans les esprits – et de les évaluer par rapport à un *tertium comparationis*, plus général et de par là-même, d'ordre théorique, qui ne doit pas « prescrire » la façon de traduire, mais qui peut servir de référence et de point de départ dans la discussion ? Toutes ces réflexions naïves de Coco sont ce qui constitue la thématique des différentes théories de la traduction. Coco est théoricien comme M. Jourdain fait de la prose !



**BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)**

Plutôt que de stratégies destinées à trouver des solutions à leurs problèmes, toutes ces justifications de solutions créatives sont des **mécanismes d'auto-défense** face à l'accusation de traîtrise que ces praticiens formulent, eux-mêmes, à l'égard de leur propre traduction créative, comme nous le montre le passage de Thiers ci-dessus. Ces mécanismes d'auto-défense trahissent un certain nombre de *maximes de traduction*, c'est à dire d'idées préconçues sur la traduction et les éléments et opérations qui s'y rattachent, comme par exemple, les notions de « texte » et de « mot », la notion de « fidélité », la conception de l'opération traduisante, etc.

Ces mécanismes d'auto-défense sont quelque chose de tout à fait naturel. Le traducteur éprouve le besoin de justifier sa traduction face à soi-même et face à autrui. Il s'agit d'un **processus d'évaluation** qui constitue l'une des phases qui caractérisent tout travail. Pour ce qui est de la justification face à autrui, il s'agit même d'un critère *sine qua non* pour déterminer le statut de créativité d'un produit. Selon les chercheurs en créativité, celui-ci, en effet, ne peut être considéré comme créatif, que s'il est accepté comme tel par autrui. Il doit être accepté comme étant « approprié » par la communauté culturelle, pour laquelle le produit créatif a été créé.

## 2. DU CÔTÉ DES THÉORICIENS : UN MANQUE DE RÉALISME PRATIQUE

Malheureusement, les traductologues, dans leur poursuite obsessionnelle du fantôme de l'objectivité en traduction – une objectivité déshumanisée, qui alimentait le rêve de la traduction automatique (cf. la citation de Mounin ci-dessus) – n'ont pas tenu compte de la réalité du traducteur au quotidien, allant jusqu'à disséquer le texte au scalpel, dans l'espoir d'en extraire un sens « objectif ». L'exemple le plus récent d'une telle dissection nous est fourni par les propositions de Gerzymisch-Arbogast/ Mudersbach (1998), qui reconnaissent d'ailleurs l'importance de l'intuition et de la créativité en traduction Gerzymisch-Arbogast/ Mudersbach (1998 : 16), mais expriment leurs regrets quant à une



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

prise en considération de ces deux éléments dans leur réflexion théorique, alléguant que ces deux qualités se soustrayaient à toute recherche scientifique.

Comment le praticien de la traduction pourrait-il s'identifier avec une théorie aussi éloignée de sa réalité au quotidien ! Ceci est d'autant plus illusoire que Gerzymisch-Arbogast/ Mudersbach reconnaissent eux-mêmes leur démarche comme *aufwendig*, c'est à dire coûteuse du point de vue du temps passé et des moyens mis en œuvre (et ceci après l'avoir appliqué à la traduction d'un poème long d'une page, lui consacrant un centaine de pages d'analyse ; que penser s'il fallait analyser tout un livre avec cette méthode ! Pour plus de détails cf. Stefanink 1998) ! Aussi devient-il urgent, face à la domination d'une traductologie influencée par l'analyse linguistique de ces cinquante dernières années, de procéder à un renouveau épistémologique en ce qui concerne la saisie du sens du texte, processus dans lequel l'intuition doit primer sur l'analyse (cf. Stefanink 1997) – comme cela a toujours été le cas dans la tradition herméneutique – et à un encouragement de la créativité, trop souvent victime des critiques étriquées et pusilllanimes des *uncomprehending* comme les appelle Robinson (1995). C'est ce renouveau théorique que nous offre la practico-théorie en traduction.

## LA PRATICO-THÉORIE, UN VA-ET-VIENT DIALECTIQUE ENTRE PRATIQUE ET THÉORIE

Les sciences humaines – plus que les sciences dites exactes – vivent en partie de leur terminologie, cette terminologie faisant souvent prendre conscience de façon plus aiguë d'idées véhiculées par le subconscient ; prise de conscience qui, a son tour, entraînera une « prise au sérieux » scientifique plus élaborée et mieux structurée. Parmi toutes les sciences humaines, c'est certainement en traductologie que le terme de « practico-théorie » introduit par Mavrodin (1981) prend sa valeur au plus haut degré. L'idée d'une théorie de la traduction qui devrait relever de la pratique pour ensuite se répercuter dans la pratique, afin de



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

l'améliorer et donner lieu à une nouvelle théorisation, par abstraction, à partir des manifestations observées dans la nouvelle pratique, et ainsi de suite dans un continuel va-et-vient dialectique de type hégélien, avait déjà été suggérée antérieurement. (Stefanink 1997). Avec Mavrodin (1981) elle prend aussi ses assises terminologiques et ouvre la voie vers un nouveau champ de recherches.

## UNE ANALYSE DES BESOINS COMME GARANT DU LIEN ENTRE THÉORIE ET PRATIQUE

Une théorie qui veut éviter de passer au dessus des têtes auxquelles elle est destinée se doit de procéder à une analyse des besoins (telle que nous l'avons entreprise en analysant les auto-témoignages de nos traducteurs corses, ci-dessus). Dans notre cas précis, cette analyse devra nous révéler les « **maximes de traduction** » naïves véhiculées par le public auquel nous nous adressons en tant que formateur, qu'il s'agisse d'apprentis-traducteurs débutants ou de professionnels, certes, chevronnés, mais qui n'auront pourtant jamais soumis leur pratique à une réflexion structurée et systématique.

L'un de principes fondamentaux d'une recherche scientifique est de procéder à l'isolation de l'objet de la recherche. La finalité d'un enseignement de la traduction doit consister à améliorer les **comportements** traduisants. Or, la pratique traditionnellement en usage pour évaluer la compétence traduisante ne permet pas d'isoler ce facteur. Elle se base, en effet, sur l'évaluation du produit fini que constitue le texte de la traduction en langue cible (LC). Dans celui-ci compétence langagière et compétence traduisante sont mélangées. Non seulement l'évaluation du texte cible ne permet pas de mesurer l'acquis comportementiel en matière de compétence traduisante au cours d'une formation à la traduction, mais elle ne permet même pas de déterminer ce qui dans la qualité de la traduction fournie est dû à la compétence (ou incompétence) langagière de l'apprenti-traducteur et ce qui est dû à sa compétence (ou incompétence) traduisante. L'enseignant est souvent amené à



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

corriger des fautes de grammaire, de lexique ou de style, comme en témoignent maints ouvrages qui se proposent d'enseigner la traduction. D'autres ouvrages, dans la tradition de la *Stylistique comparée* de Vinay et Darbelnet (qui se voulait naïvement être, ni plus ni moins, une « Méthode de traduction », comme il est dit dans le sous-titre) ou de la *linguistique contrastive* espèrent former des traducteurs en énumérant les « faux amis » de toute nature, allant du mot, aux phraséologismes en passant par les structures grammaticales. Malgré l'utilité de ces ouvrages, on ne peut leur accorder le qualificatif d'ouvrages didactiques de la traduction, car ils ne s'intéressent en aucune manière à la personnalité du traducteur et à ses comportements traduisants, sur lesquels il faut pourtant agir, si on veut les améliorer et former des traducteurs.

## UNE MÉTHODE AU SERVICE DE CETTE ANALYSE DES BESOINS

Les auto-témoignages du corpus corse que nous avons analysé ci-dessus constituent un cas assez exceptionnel. L'enseignant qui veut s'intéresser aux comportements de ses apprentis-traducteurs afin de les améliorer, doit faire appel aux méthodes introspectives, telles qu'elles sont utilisées en psychologie ou en sociologie. Mise au point par les sociologues américains dans les années soixante-dix, **l'analyse ethnométhodologique conversationnelle** se propose d'étudier les idées naïves véhiculées par les non-spécialistes à propos d'une spécialité. Ainsi l'ethnomédecine se propose d'étudier les idées naïves que le commun des mortels se fait à propos de la médecine (« hommes en blanc », hôpitaux, souffrances, etc). L'*ethnotraductologie* (introduite par Stefanink 1995) part du principe qu'il n'y a pas de tête traduisante vierge de théorie et se propose d'étudier les idées véhiculées par les traducteurs ou apprentis-traducteurs à propos de leurs pratiques, ainsi que les démarches qui en découlent.

La méthode consiste à enregistrer le débat de deux ou plusieurs traducteurs chargés de traduire un texte, avec



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

l'obligation de produire une version commune de ce texte en LC. Cette contrainte les oblige à **négocier** leur traduction. Au cours de cette négociation les partenaires sont amenés à argumenter jusque dans leurs derniers retranchements pour faire accepter leur proposition par le(s) partenaire(s). Cette méthode livre à l'enseignant les idées préconçues véhiculées par les traducteurs à propos de l'opération traduisante et des éléments qui s'y réfèrent (notions de texte, de langue, de « fidélité », etc.). Elle lui permet également de saisir sur le vif les démarches utilisées par ses apprentis-traducteurs pour aboutir à la solution d'un problème, certains ayant par exemple une démarche centrée sur le mot et allant jusqu'à vouloir déduire le sens du mot dans le texte à partir d'analyses étymologiques, alors que d'autres, plus intuitifs, ont une démarche contextuelle. À l'enseignant d'analyser ce corpus, d'en extraire les passages révélateurs d'éléments à discuter avec ses étudiants, de les faire transcrire par les partenaires en traduction, eux-mêmes, et de structurer son cours sur ces bases.

Réalisée en début de la période d'enseignement, cette analyse des besoins initiale permet une structuration du cours, qui peut toutefois être reorientée si, à l'occasion d'autres expériences-tests de ce genre, les comportements ont changé. Réalisée en fin de la phase d'enseignement, cette expérience constitue un test d'évaluation de l'acquis du point de vue du comportement traduisant qui peut être analysé en tant qu'élément isolé, sans l'interférence d'autres facteurs.

À un niveau plus général, cette méthode permet également la structuration d'un cursus de formation de traducteurs, si l'on procède à cette analyse des besoins à plus grande échelle et groupe les points récurrents de déficiences qui constitueront l'objet d'un enseignement de la traduction au niveau institutionnel.



BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)

**Bibliographie :**

Beltran, Carlos Lopez/ Serrano, Pedro (2003) : « Traducteurs au travail », dans : Thiers (éd), 77-89
Coco, Emilio (2003) : « Alcune precisazioni e riflessioni », dans Thiers (éd.) 2003 : 130-153
Comiti, Jean-Marie (2003) : « Traduire les textes poétiques ou cultiver la vacuité de l'esprit », dans : Thiers (éd.) 154-164
Durazzo, Francescu-Micheli (2003) : « La poésie est une pensée musicale », dans Thiers (éd.), 186-212
Gerzymisch-Arbogast, Heidrun/Mudersbach, Klaus (1998) : *Methoden des wissenschaftlichen Übersetzens.* Tübingen : Francke (UTB 1990)
Hönig, Hans (1995) : *Konstruktives Übersetzen*, Tübingen : Stauffenburg
Jäger, Gert (1975) : *Translation und Translationslinguistik*, Halle/ Saale
Jakobson, Roman (1976) : « What is Pœtry ? », dans : Ladislav Matejka/ Irvin. R. Titunik (éds.) *Semiotics of Art: Prague School Contributions*, Cambridge, MA : The MIT Press (trad. angl. de l'original de 1933-4)
Kade, Otto (1977) : « Zu einigen Grundpositionen bei der theoretischen Erklärung der Sprachmittlung als menschlicher Tätigkeit », dans ÜB 1, 27-43
Kotcheva, Krassimira (1992) : *Probleme des literarischen Übersetzens aus textlinguistischer Sicht: dargestellt Am Beispiel bulgarischer Übersetzungen zu Prosatexten aus der deutschen Gegenwartsliteratur.* (Werktstattreihe Deutsch als Fremdsprache; Bd. 37). Frankfurt am Main : Lang
Ladmiral, Jean-René (1993) : *Sourciers et ciblistes*, in Holz-Mänttäri/ C. Nord : *Traducere Navem Festschrift für Katharina Reiß.* Tampere: studia translatologica, ser. A vol 3
Levý, Jiri (1965) : "Will Translation Theory be of Use to Translators ?" dans : *Übersetzen : Vorträge und Beiträge vom Internationalen Kongress literarischer Übersetzer in Hamburg,* Frankfurt am Main
Mavrodin, Irina (1981) : *Modernii, precursori ai clasicilor*, Cluj-Napoca : Editura Dacia



**BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)**

Mavrodin, Irina (1994) : *Mâna care scrie. Spre o poietică a hazardului*, Bucureşti : Editura Eminescu
Mavrodin, Irina (2001) : *Cvadratura Cercului*, Bucureşti : Editura Eminescu
Mounin, Georges (1963) : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard
Reiß, Katharina/ Vermeer, Hans (1984) : *Grundlegung einer Translationstheorie*,Tübingen: Niemeyer
Risku, Hanna (1998) : *Translatorische Kompetenz : kognitive Grundlagen des Übersetzens als Expertentätigkeit*. Tübingen : Stauffenburg
Stefanink, Bernd (1995) : « L'ethnotraductologie au service d'un enseignement de la traduction centré sur l'apprenant », dans *Le langage et l'homme*, 1995, n° 4 octobre, 265-293
Stefanink, Bernd (1997) : «Esprit de finesse – Esprit de géométrie: Das Verhältnis von Intuition und übersetzerrelevanter Textanalyse beim Übersetzen », dans Rudi Keller (éd.) : *Linguistik und Literaturübersetzen*, Tübingen : Narr 1997 : 161-184
Stefanink, Bernd (1998) Review article de Gerzymisch-Arbogast ? Mjudersbach 1998, dans *FluL* 1998
Steiner, George (1975) : *After Babel : Aspects of Language and Translation*, London, Oxford, N.Y. : Oxford University Press
Stolze, Radegundis (2003) : *Hermeneutik und Translation*, Tübingen : Narr
Thiers, Ghjacumu (2003) : « L'écart parfait », dans Thiers (éd.) 2003 : 363-372
Thiers, Ghjacumu (éd.) (2003) : *Baratti. Commentaires et réflexions sur la traduction de la poésie*, Coll. « Isule Literarie. Des îles littéraires ». Albiana – Bu – Ccu – Iitm
Vinay, J.-P./ Darbelnet, J. (1958) : *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, Paris : Didier



**BDD-A4954 © 2005 Editura Universităţii din Suceava**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-31 23:56:33 UTC)**